

..... agenouillé par terre il était très occupé  
pour faire fonctionner le train. (Page 573).  
C. I. LIVRAISON 73.



avait donné une nouvelle preuve d'originalité en s'abstenant de se montrer scandalisé lorsqu'il avait appris que la femme et le frère de Dreyfus allaient venir demeurer dans l'île. Et il avait mis le comble à la stupéfaction générale en louant sa propre maison à ces maudits, d'autant plus qu'il leur avait fait un prix extrêmement modique, alors qu'il aurait très bien pu profiter de ce que personne autre que lui ne voulait d'eux pour leur faire payer très cher.

Le lendemain, un peu avant midi, Lucie se dirigea vers la forteresse.

Quoi que son cœur palpitait de joie à l'idée qu'allait revoir son mari, elle se sentait étreinte d'une sorte de sinistre pressentiment.

Mathieu l'accompagnait, tenant les deux enfants par la main.

Pierrot et sa petite sœur étaient très agités ; leurs yeux brillaient d'impatience et ils ne cessaient de poser tout espèces de questions auxquelles Lucie répondait avec cette inépuisable patience que seul un cœur de mère peut donner.

Du reste, les innocents propos des deux petits constituaient pour la malheureuse une distraction qui lui faisait un peu oublier ses angoisses.

Enfin, l'on arriva devant l'entrée de la forteresse.

Lucie présenta à la sentinelle le papier du Ministère de la Guerre qui devait lui servir de sauf-conduit. Le soldat la fit aussitôt passer dans la salle du corps de garde ainsi que les personnes qui l'accompagnaient.

Le sergent de service prit d'abord connaissance du document, puis il se mit à regarder Lucie, Mathieu et les deux enfants avec un air soupçonneux.

Enfin, il se leva en disant :

— Venez, Madame... Je vais vous accompagner chez

le commandant..... Mais ce monsieur et ces enfants devront rester ici.....

A ces mots la malheureuse pâlit.

— Allons ! fit le sergent avec un geste d'impatience. Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.....

La jeune femme leva les mains avec un air suppliant.

— Monsieur, je vous en prie, fit-elle. Ce sont mes enfants et je leur ai promis qu'ils allaient revoir leur papa.....

Le sous-officier éclata de rire impertinent.

— Je ne suis pas chargé de tenir les promesses que vous faites à vos gosses ! dit-il avec une révoltante grossièreté. Ce papier parle clairement il me semble !... L'autorisation de voir Dreyfus est accordée à vous et à personne autre.....

Lucie échangea avec son beau-frère un regard angoissé.

Mais juste à cet instant, avec une telle rapidité que personne ne put l'en empêcher, le petit Pierrot s'avança vers le sergent et se planta devant lui en une attitude énergique et menaçante.

— Je veux voir mon papa, avez-vous compris ? s'écria-t-il d'une voix vibrante d'indignation et de colère.

Le sous-officier se contenta de le prendre par un bras et de le repousser en murmurant :

— Ne dis pas de bêtises, morveux !

Puis se tournant de nouveau vers Lucie, il lui dit rudement :

— Voulez-vous venir, oui ou non ?... Il me semble qu'il y a déjà assez longtemps que j'attends votre bon plaisir !

— Va, Lucie, dit alors Mathieu... Alfred doit certainement t'attendre avec impatience..... Tu lui transmets mes affectueuses salutations ainsi que celles des en-

fants..... Peut-être que le directeur t'accordera quand même la permission d'entrer avec les petits....

Le jeune homme avait dit ces mots en dialecte alsacien, de façon à ce que le sergent ne puisse pas comprendre ; malheureusement, cette phrase prononcée en un idiome de consonnance germanique et qu'il prenait sans doute pour de l'allemand eut le don de mettre le comble à la fureur du sous-officier.

— Ah, ça !... Est-ce que vous vous fichez de moi ? rugit-il ; Ce n'est pas le moment ni l'endroit de parler boche, je vous assure !... Si vous ne vous décidez pas tout de suite, je vous fais mettre dehors....

Comprenant qu'il serait impossible de faire entendre raison à une pareille brute, la jeune femme fit signe qu'elle était disposée à le suivre et elle s'éloigna avec lui tandis que les enfants éclataient en bruyants sanglots.

La façon dont elle avait été regue avait fait sur la malheureuse une impression atrocement pénible et lui faisait pressentir de nouvelles afflictions.

Avec un sourire forcé, elle pénétra dans le bureau du commandant directeur de la forteresse et s'avança vers la table derrière laquelle ce dernier se trouvait assis. Elle était sur le point de lui demander la permission de faire entrer ses enfants quand une porte s'ouvrit de l'autre côté de la pièce et Alfred Dreyfus apparut, encadré de deux gardiens. En la voyant apparaître ainsi, Lucie demeura comme paralysée. Ses yeux, dilatés d'épouvante et de stupeur se fixèrent sur son époux comme ils se seraient fixés sur un spectre. Tout son corps fut agité d'un horrible frisson.

Le malheureux prisonnier présentait un spectacle lamentable.

Le costume rouge qui constituait l'uniforme des détenus de ce triste lieu, et qui était beaucoup trop grand pour lui, donnait un air sinistre augmenté encore par une

sorte de bandage qu'il portait autour de la tête. Ses yeux brillants de fièvre avaient des lueurs de démence.

Ce ne fut qu'après quelques instants que l'infortunée put se dominer quelque peu.

Elle voulut s'élançer vers son époux et l'embrasser, mais le directeur qui paraissait avoir prévu ce mouvement, se leva d'un bond et vint se placer devant elle, lui barrant le passage.

— Je dois vous rappeler, Madame, lui dit-il sur un ton à la fois glacial et hostile que les visiteurs ne peuvent que voir les prisonniers et leur parler..... Sous aucun prétexte ils ne doivent s'approcher d'eux..... Le règlement exige que le détenu reste debout près de la porte tandis que vous devez rester près de l'autre porte et moi entre les deux..... Je suis obligé d'assister à votre entrevue du commencement jusqu'à la fin.....

La jeune femme regarda le factionnaire et elle vit tout de suite que c'était un genre d'homme que l'on ne parvient pas à apitoyer.

Mais ce qui venait de lui être dit lui avait causé une telle surprise et une si pénible émotion qu'elle se sentit presque suffoquer. Portant sa main à sa gorge en un geste instinctif, comme si la respiration lui manquait, elle gémit :

— Comment ?... Je ne peux même pas embrasser mon mari ?

— Je viens de vous dire ce que vous pouvez faire répondit rudement le directeur. Tout le reste est défendu.....

— Mais ne comprenez-vous pas quelle torture cela peut être pour nous que de devoir rester ainsi à plusieurs mètres de distance l'un de l'autre.....

Le directeur haussa les épaules avec un air de parfaite indifférence.

— Il me semble, dit-il, — que vous devriez déjà être bien contente de la faveur qui vous a été accordée.....

Lucie regarda de nouveau son mari avec un air de poignante émotion.

— Résigne-toi, Lucie dit alors le martyr d'une voix sépulcrale. Résignons-nous à ceci comme nous avons déjà dû nous résigner à tant d'amertumes..... Et comme nous devons sans doute nous résigner à bien d'autres amertumes encore.....

— Oui, Alfred, mon chéri... Mais ça durera plus bien longtemps, tu peux en être sûr ! Tous nos amis, Maître Demange, le colonel Picquart, et même le nouveau ministre de la Guerre, le général Zurlinden, m'ont promis de faire de leur mieux pour obtenir ta complète réhabilitation.....

— Halte ! intervint le directeur à ce moment.

— Il est interdit de parler aux détenus de choses ayant trait à l'affaire qui a motivé leur condamnation..... Si vous continuez de contrevenir aux règlements comme vous le faites, je me verrai dans l'obligation d'en référer au ministère et dans ce cas, vous pouvez être sûrs de ce que l'autorisation des visites sera suspendue.....

Lucie était demeurée comme anéantie.

— Mais, Monsieur ! s'exclama-t-elle avec une indignation bien compréhensible. Ce sont précisément ces choses-là qui ont le plus d'importance pour nous !.... De quoi parlerons-nous donc s'il nous est interdit de nous entretenir d'un sujet qui nous tient tant à cœur ?

Un sourire de méchante ironie apparut sur les lèvres du commandant.

— Ce n'est pas à moi de vous donner des conseils sur ce qui doit alimenter votre conversation, dit-il. Mon rôle se borne à vous rappeler à l'ordre chaque fois que vous enfoncez les règlements que je suis chargé de faire respecter..... Il faudrait que vous tâchiez de comprendre une fois pour toutes que les gens qui sont détenus ici n'y sont pas pour leur plaisir et qu'il n'y a donc pas lieu

tellement de vous étonner si vous n'êtes pas reçue dans cette forteresse, où vous venez pour voir un prisonnier, comme vous pourriez vous attendre à l'être dans un grand hôtel.....

— A quoi bon se rébellier, Lucie ? soupira le condamné. Ils sont les plus forts et ils sont fermement résolus à faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour nous martyriser le plus cruellement possible..... Il n'y a rien à faire, ma chérie... Rien qu'accepter les choses comme elles sont.

— Accepter, accepter !..... Toujours accepter et se résigner ! s'écria la malheureuse sur un ton de désespoir intense. Oh, Alfred ! comment résister à de pareilles tortures ?

— Mieux vaut ne plus en parler, ma chérie !.... Parlons plutôt des enfants..... Comment vont-ils ?

La pauvre femme laissa tomber ses bras le long de son corps avec un air excédé.

— Les enfants, murmura-t'elle d'une voix étouffée. les enfants.....

— Oui..... Est-ce qu'ils se portent toujours bien ?

— Oui.... Ils se portent bien, Alfred..... Je les ai emmenés ici.....

— Ici ?

— Oui..... Ils attendent dans la cour.....

— Dans la cour..... Pourquoi dans la cour ?

Comme par enchantement, la physionomie résignée du martyr s'était modifiée d'un seul coup. Il s'était redressé comme un homme prêt à combattre et il s'avança de quelques pas vers son épouse, oubliant les injonctions du commandant.

Mais ce dernier fut prompt à lui barrer le chemin.

— Vous tenez absolument à ce que cette première visite soit aussi la dernière ? lui demanda-t'il avec un accent d'impitoyable sévérité.

Alors le malheureux recula de nouveau.

— Les enfants !..... Comme je voudrais les voir ! gémit-il.

En même temps, Lucie se dirigea vers le commandant lui prit la main et implora humblement :

— Ayez pitié, Monsieur !..... Soyez compatissant à notre détresse !..... Accordez à mon mari la joie d'embrasser ses enfants !

Le directeur retira prestement sa main. Son front se plissa et son regard devint encore plus dur qu'auparavant.

— Madame, dit-il, l'Etat m'a confié le poste que j'occupe parce que mes supérieurs m'ont cru digne de confiance..... Je suppose que malgré votre exaltation, vous arriverez à comprendre que je trahirais cette confiance si je me laissais vaincre par des sentiments de pitié..... Vous avez encore dix minutes à rester ici et vous pourrez revenir samedi.....

Anéantie, désespérée au delà de toute expression, Lucie se laissa tomber, à demi défaillante dans un fauteuil qui se trouvait à sa portée. Alfred avait détourné la tête et son regard s'était porté vers la fenêtre qui donnait sur la cour.

— Tout-à-coup une clameur déchirante sortit de sa gorge.

— Pierrot !..... Jeanne !

Sa voix se perdit dans un sanglot, mais au même instant, deux voix enfantines s'élevèrent de la cour.

— Papa !..... Papa !..... Est-ce que nous pouvons monter ?

A ce moment, le directeur appuya sur le bouton d'une sonnette. Aussitôt les deux geôliers qui avaient amené Alfred apparurent et le commandant leur dit sèchement :

— Reconduisez le prisonnier à sa cellule.....

— Adieu, Lucie ! sanglota le malheureux. Les geô-

liers le prirent par le bras et l'entraînèrent brutalement vers le corridor.

La pauvre femme n'eut même pas la force de répondre à la triste formule de salutation que son époux lui avait adressée.

Et tout-à-coup, elle eut comme une hallucination.

Durant l'espace d'un éclair, elle vit son mari sur un îlot rocheux perdu au milieu de l'Océan.

Quand cette brève et horrifiante vision eut disparu elle tourna son visage blême et contracté d'épouvante vers le directeur.

Les yeux de celui-ci scintillaient de fureur. On voyait bien qu'il ne pouvait pas pardonner l'élan de tendresse paternelle qui avait poussé Alfred Dreyfus à appeler ses enfants quand il les avait aperçus par la fenêtre.

En proie à une anxiété indicible, Lucie se leva et s'avança vers lui en disant sur un ton suppliant :

— Pardonnez-lui, Monsieur..... Pardonnez-lui de s'être laissé entraîner un court instant par l'impulsion de sa tendresse de père !... Soyez un peu indulgent pour nous qui avons déjà tant souffert, Monsieur !..... Oubliez cet incident..... Je vous promets qu'à l'avenir nous nous efforçons de nous conformer aux règlements.....

Le directeur la regardait froidement.

— Pour cette fois dit-il, — je serai indulgent..... Mais si une chose semblable devait se produire de nouveau.....

— Non, Monsieur, interrompit Lucie. Cela ne se reproduira plus..... Vous n'aurez plus aucun motif de vous plaindre de mon mari ni de moi.....

— Je l'espère..... Maintenant, vous pouvez vous retirer, Madame.....

La pauvre femme salua le commandant et se retira, sortant de la pièce d'un pas incertain, plus morte que vive.

Qu'allait elle pouvoir dire aux enfants qui avaient

attendu avec tant de joie le moment de revoir leur père ?

Elle n'en savait rien et n'y pensait même pas. Elle n'éprouvait à ce moment, aucune autre sensation que celle de sentir planer au dessus d'elle le poids de son destin et elle comprenait que ce poids effroyable menaçait de l'anéantir.

A présent, elle se disait que la chose la plus favorable qui put encore arriver à Alfred serait qu'il meure bientôt, parce que la mort était le seul refuge auquel il put encore aspirer contre la méchanceté des hommes.

Tout en ruminant ces sombres pensées, elle avait descendu l'escalier et, pour ainsi dire sans s'en rendre compte, elle arriva dans la cour.

A peine eut-elle franchi le seuil de la porte que les deux enfants accoururent vers elle, leurs petites mains tendues en avant.

— Papa !... Papa !... criaient-ils. Où est Papa ?.... Est-ce qu'il va descendre ?

## CHAPITRE LXXXIII.

### PERDU !

Très satisfaite de son voyage à La Rochelle, Amy Nabot était retournée à Paris.

Encore une fois, elle avait réussi à se venger de cet homme que, naguère encore, avait aimé de toute l'ardeur de son âme ardente et primitive.

Alfred Dreyfus devait mourir. Aussi longtemps qu'il vivrait, elle ne cesserait pas de le persécuter, de recourir à tous les moyens en son pouvoir pour le faire souf-

frir le plus possible. Et ceci ne devait pas lui être difficile, en raison des relations qu'elle avait dans les milieux officiels.

Comme il faisait beau ce jour-là, elle décida d'aller faire une promenade afin de se distraire un peu. Dans la lumière éblouissante d'un clair soleil hivernal, elle se dirigea vers le Bois de Boulogne.

Tout en marchant, elle continuait de songer aux moyens de parfaire sa vengeance.

Au moment où elle parvenait à l'entrée de l'avenue des Acacias, elle aperçut un officier qui venait de passer sans faire attention à elle mais que, de son côté, elle reconnut tout de suite : c'était le colonel Henry qui marchait tête basse comme un homme absorbé dans de profondes méditations.

L'aventurière hâta le pas pour le rejoindre et, quand elle fut parvenue à côté de lui, elle lui toucha le bras en s'exclamant :

— Bonjour, colonel Henry !... Comment allez-vous ?... A en juger par votre mine, vous devez certainement vous diriger vers quelque rendez-vous d'amour, n'est-ce pas ?

L'officier ne répondit pas, mais il fronça les sourcils avec un air fort mécontent et détourna la tête.

— Mon Dieu ! s'écria Amy Nabot sur un ton sarcastique. Quel air féroce vous avez aujourd'hui !.... Vous n'allez quand même pas me dévorer, j'espère ?

— Tu te fiches de moi ? gronda l'officier en lui lançant un regard furieux.

— Ciel ! railla la jeune femme. Comme les hommes sont méchants !

Le colonel laissa tomber sur elle un coup d'œil chargé d'un souverain mépris et prononça ce seul mot qui en valait bien d'autres :

— Chienne !

Mais l'espionne bien loin de paraître se froisser de ce vocable, se mit à sourire avec un air ravi.

— Vraiment, tu es trop aimable ! fit-elle. Je me sens toute confuse de tes gentillesques que je craindrais presque de n'avoir pas méritées...

Ce disant la jeune femme se détourna et fit mine de s'éloigner, mais le colonel la suivit en criant comme un possédé :

— Canaille !... Voleuse !... Espionne !...

— Et quoi encore, mon chéri ? fit-elle en le regardant avec un air provocant. J'aimerais bien savoir ce que tu as bu aujourd'hui.

— Je n'ai rien bu du tout et je sais parfaitement ce que je dis...

— On ne le croirait pas, vraiment !

— Tu as tort de prendre cette attitude, ou du moins, tu perds ton temps et tes efforts.... Je te connais assez maintenant pour que tu ne puisses plus me tromper. Saleté que tu es !

— Il faut avouer que, malgré les quelques petits défauts dont tu es affligé, il y a peu d'hommes à Paris qui aient des manières aussi raffinées que toi...

Naturellement plus l'aventurière se moquait de lui, sans se départir d'un calme souriant, plus le colonel sentait croître la fureur qui s'était emparée de lui.

Incapable de se dominer plus longtemps, il saisit tout-à-coup le bras d'Amy Nabot et se mit à la secouer avec brutalité tout en rugissant :

— C'est toi qui m'a volé les plans des fortifications de Verdun et qui les a vendus aux Allemands !

L'aventurière ne se troubla en aucune façon.

— Ah !... C'est donc cela qui te met de mauvaise humeur ! fit-elle le plus tranquillement du monde.

— Oserais-tu nier que c'est toi qui as pris ces plans ?

Comme tu voudras mon cher ami. Si ça peut te

faire plaisir, je ne le nierai point... De toute façon, tu aurais bien tort de m'importuner à ce sujet, parce que si tu parvenais à me mettre d'aussi mauvaise humeur que tu l'es toi-même en ce moment je pourrai peut-être avoir la tentation d'aller raconter au ministre une certaine histoire concernant des documents falsifiés au moyen desquels de nobles gentilhommes sont parvenus à faire condamner un innocent...

A ces mots, le colonel Henry devint pâle comme un mort.

D'un mouvement instinctif, il se mit à regarder autour de lui comme s'il avait craint qu'une bande de policiers se fut trouvée cachée dans les buissons voisins pour écouter cet édifiant dialogue.

— Oh !... N'aie pas peur ! s'écria la méchante femme en riant. Personne ne nous écoute !

Les poings de l'officier se serrèrent convulsivement en un geste de rage impuissante.

— Infame créature ! murmura-t-il.

Mais elle ne sourcilla point et elle reprit avec le même calme imperturbable :

— Mon cher Henry, permets-moi de te dire que ta colère n'est nullement justifiée... Nous sommes tous les deux coupables au même degré, ou à peu près, de sorte que s'il arrivait quelque chose, nous nous trouverions tous les deux à peu près dans le même embarras... Par conséquent, il vaudrait mieux que nous tachions de nous entendre... Quand j'aurai besoin de quelque document secret, je te le demanderai et tu me le procureras.. De cette façon, nous nous éviterons toute espèce d'ennuis, ne crois-tu pas ?

— Hein ?... Quoi ?... Qu'est-ce que tu dis ? s'écria le colonel comme s'il n'avait pu en croire ses oreilles. Tu voudrais que moi...

— Ne fais donc pas l'idiot ! interrompit l'aventurière.

re avec un cynisme déconcertant. Ne comprends-tu pas que tu es à ma merci ?

Elle avait dit cela sur un ton de froide ironie, avec une expression de mépris tellement provoquant que le visage du colonel, de pâle qu'il était depuis quelques instants, devint subitement cramoisi.

Une lueur de meurtre apparut soudain dans ses yeux et, laissant échapper un cri sauvage, il s'élança vers la jeune femme comme pour l'assommer.

Mais elle fit prestement un bond de côté et lui dit, sans cesser de sourire avec un air moqueur :

— Fais donc attention, gros bêta !... Tu vas finir par t'attirer des désagréments...

Sous cette douche de glacial sarcasme, l'officier se calma comme par enchantement et il demeura immobile, la tête basse comme un enfant qui vient de recevoir une verte semonce de son professeur.

Alors l'aventurière passa son bras sous le sien avec un geste affectueux et elle l'entraîna avec elle.

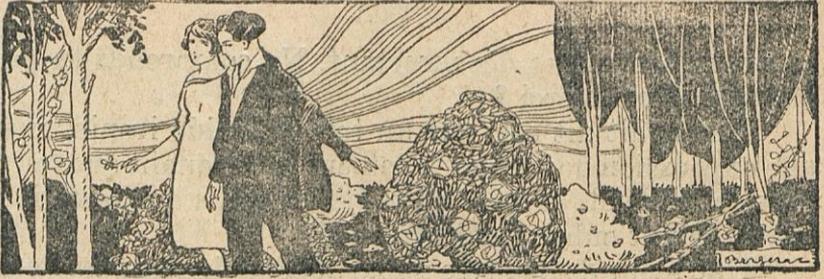
Henry se laissait conduire comme un automate, marchant silencieusement à côté de la jeune femme, d'un pas saccadé et incertain comme un convalescent qui sort pour la première fois après une longue et cruelle maladie.

Un ouragan de pensées contradictoires tourbillonnait dans son cerveau.

— Ce que dit cette maudite chienne est malheureusement vrai ! pensait-il, je suis absolument à sa merci !... Maintenant, je n'ai plus aucune possibilité de me sauver !... Je suis perdu, irrémédiablement perdu !

Pendant ce temps, Amy Nabot l'observait du coin de l'œil, devinant fort bien ce qui se passait dans son esprit et se réjouissant de son triomphe.

Elle se sentait invincible... Tous les hommes avec qui elle entraînait en rapports cédaient à sa fascination... Tous excepté un seul : Alfred Dreyfus !



## CHAPITRE LXXXIV.

### UNE PROPOSITION INATTENDUE.

Environ deux semaines s'étaient écoulées.

Lucie avait pu revoir son mari à diverses reprises, mais ces entrevues entre les deux époux, dans les formes qui leur étaient imposées par un règlement d'une inflexible rigueur, constituaient plutôt un surcroît de souffrance qu'une consolation.

On ne leur permettait jamais de rester seuls, ne fut-ce qu'une seule minute, de sorte qu'ils ne pouvaient jamais se faire la moindre confiance ni même se serrer la main.

Le commandant, directeur de la forteresse, était bien loin d'être animé des sentiments de noble altruisme du commandant Forzinetti ni même de simple bonté humanitaire comme le directeur de la prison de la Santé.

Cet homme paraissait avoir été taillé dans un roc de granit. Son cœur devait être aussi insensible que celui d'une bête féroce.

Durant les colloques de Madame Dreyfus et de son époux, il ne bougeait pas de sa place, demeurant immobile et impassible comme un juge de l'Inquisition et écoutant



*Il accueillit Lucie avec sympathie. (Page 576).*

C. I.

LIVRAISON 75.



attentivement tout ce que disaient les deux infortunés, les regardant fixement comme un tigre pourrait regarder la proie sur laquelle il s'apprête à bondir.

Jamais il ne leur adressait une bonne parole ; jamais ses lèvres ne laissaient échapper un mot d'encouragement ou de pitié.

Les deux malheureux avaient l'impression d'être soumis à un traitement infernal destiné à les rendre fous de désespoir.

La pauvre femme avait enduré un véritable supplice quand elle avait dû se mettre en devoir de faire comprendre aux deux enfants l'impossibilité de voir leur père, malgré les promesses qui leur avaient été faites à cet égard et dont ils s'étaient tant réjouis.

Pour les tranquilliser, elle avait dû inventer encore de fantastiques histoires que les petits ne paraissaient plus croire qu'à demi. Heureusement que la nouveauté de l'ambiance créait pour eux une diversion salutaire. Ils passaient presque tout leur temps sur le rivage où ils s'amusaient à faire des pâtés de sable ou à faire des coquillages.

Mathieu s'était absenté pour se rendre à Paris où il avait été appelé par un télégramme pour une affaire imprévue. En partant il avait promis de revenir très vite, mais Lucie, était convaincue de ce qu'elle ne le reverrait pas avant au moins une semaine.

Un jour, plongée dans ses tristes méditations elle se trouvait seule assise sur un rocher au bord de la mer.

Les enfants jouaient un peu plus loin.

Elle était en train de penser à la dernière entrevue qu'elle avait eue avec son mari quand, tout à coup, elle sursauta et releva brusquement la tête.

Une forme humaine, sombre et comme recroquevillée venait de surgir devant elle. D'abord, elle s'effraya, mais elle se rassura bientôt en constatant que c'était seulement

une vieille pauvre qui s'était approchée d'elle pour lui demander l'aumône.

Elle lui donna quelques sous et, tout en la remerciant à voix basse, la vieille lui déposa à son tour quelque chose dans la main.

Très étonnée, Lucie lui demanda ce que c'était, mais la mendicante s'éloigna prestement sans répondre.

La jeune femme vit alors que c'était un morceau de papier sur lequel les quelques mots suivants avaient été tracés par une main malhabile :

« Si vous désirez que soit amélioré le sort de votre mari, venez ce soir à neuf heures au vieil observatoire.

« Quelqu'un qui vous veut du bien ».

Lucie était stupéfaite.

Que pouvait bien signifier ceci ?... Qui pouvait être cette personne qui prétendait lui vouloir du bien et qui avait cru nécessaire d'avoir recours à un aussi étrange procédé pour lui faire parvenir un message ?

En tout cas, Lucie ne parvenait pas à se persuader qu'il existait quelqu'un dans l'île qui soit disposé à lui venir en aide. En présence de ce fait qui lui paraissait inexplicable elle ne pouvait se défendre contre un sentiment de véritable frayeur et elle avait l'impression que l'on avait cherché à lui tendre un piège, car il lui semblait tout simplement absurde de supposer que quelqu'un se souciait « d'améliorer le sort » de son malheureux époux.

Toute la journée, l'infortunée créature resta fort perplexe. L'après-midi s'écoula puis le soir et le silence de la nuit commença bientôt d'envelopper le triste îlot.



L'horloge de l'église venait de sonner neuf heures quand Lucie parvint à proximité du vieil observatoire de la marine.

Quelques instants après, elle aperçut un homme de haute taille et de forte stature, vêtu à la manière des pêcheurs du pays.

— Vous êtes Madame Dreyfus ? lui demanda-t-il en se portant à sa rencontre.

— Oui... C'est vous qui m'avez fait parvenir un billet ?

— Précisément...

— Voulez-vous m'expliquer pour quelle raison vous auriez l'intention de venir en aide à son mari ?

Pour toute réponse, l'homme lui indiqua la porte de l'observatoire, l'invitant à entrer.

Comme elle paraissait hésiter, l'homme lui adressa de nouveau la parole.

— N'ayez pas peur, Madame ! fit-il. Quel intérêt pourrai-je avoir à vous faire du mal ?

La jeune femme, qui avait fini par se décider à risquer le tout pour le tout, le suivit alors et entra dans le petit édifice.

L'inconnu referma la porte, puis il alluma une bougie.

L'intérieur du vieil observatoire présentait, sous cette lumière falotte et tremblottante, un aspect presque sinistre, donnant une impression de vide et d'inquiétante obscurité. Au milieu il y avait une table et un banc des plus grossiers.

Lucie se laissa tomber sur ce misérable siège, prise d'une sorte de vertige et regrettant déjà de s'être laissée entraîner dans cet endroit où elle se trouvait entièrement à la merci d'un homme qu'elle ne connaissait pas.

Mais elle se tranquillisa un peu quand l'homme, avant de s'asseoir à son tour, enleva le chapeau de toile cirée qu'il avait gardé sur sa tête jusqu'à cet instant et dont le bord retombant lui avait caché le visage.

L'inconnu n'avait assurément pas une tête de ban-

dit. Tout au contraire, il avait une figure des plus sympathiques, éclairée par des yeux clairs et francs qui se posaient sur Lucie avec une expression de bienveillance et de douceur.

Comme s'il avait deviné les pensées de la jeune femme, il lui dit en souriant avec bonté :

— Rassurez-vous, Madame... Je n'ai nullement l'intention de vous faire du mal... Je vous ai offert mon aide parce que je voudrais éviter au capitaine Dreyfus un sort encore plus cruel que celui qui l'accable actuellement... Je connais le système : on commence par l'Ile du Roi, mais un jour ou l'autre, le prisonnier est transféré dans un endroit dont le séjour est encore beaucoup plus pénible... Il y a quelques années, j'ai été moi-même incarcéré à la forteresse, pour une faute qui n'était pourtant pas bien grave... Après quelques temps, on m'a envoyé à l'Ile Ducos où j'ai passé neuf ans d'un véritable enfer... Toute ma vie a été brisée par ceci et j'en ai conservé une haine profonde à l'égard de ceux qui m'ont infligé un tel martyre... Maintenant, je n'ai plus d'autre désir, plus d'autre but dans la vie, que de venir en aide, dans la mesure de mes moyens, aux malheureux qui se trouvent dans un semblable cas... A plusieurs reprises je suis parvenu à intervenir d'une façon efficace en sauvant quelque pauvre déporté... En apprenant ce qui était arrivé à votre mari, j'ai songé tout de suite à tenter de le délivrer...

— Tenter de le délivrer ! s'écria Lucie avec un profond étonnement. Comment cela serait-il possible ?

— Quant à ça, c'est mon affaire, Madame... Je vous ai déjà dit que ce ne sera pas la première fois que je me lance dans une entreprise de ce genre... J'ai déjà une certaine expérience de cette sorte d'affaire... Je vais tâcher de faire en sorte que votre mari et vous-même puissiez aller vous réfugier en Espagne où vous serez à l'abri de toute persécution puisque les traités d'extradition ne vi-

sent que les faits ressortissant du droit commun... D'ailleurs, une fois que vous serez en Espagne, rien ne vous obligera à y rester... Vous pourrez aller vous fixer dans tout autre pays à votre choix puis, sauf en France, naturellement...

Une foule de pensées contradictoires se pressaient dans l'esprit de Lucie. D'un côté, elle comprenait bien que si Alfred s'évadait grâce à la complicité de cet inconnu, il ne serait plus jamais qu'un proscrit, un suspect qui ne peut plus mettre les pieds dans son pays et qu'il ne lui resterait plus, après cela, pour ainsi dire aucune chance de jamais pouvoir se réhabiliter. Par contre, elle avait pu se rendre compte de ce que la santé d'Alfred s'était altérée au point qu'il semblait peu probable qu'il puisse vivre encore longtemps s'il continuait d'être soumis à un régime aussi barbare.

Et puis, malgré ce que disait Maître Demange, Lucie ne croyait plus guère que l'on en arriverait jamais à faire rendre justice à ce pauvre martyr.

En outre, le pêcheur lui-même ne venait-il pas de lui dire qu'on ne laisserait probablement pas Alfred à l'Île du Roi, mais qu'on l'enverrait sans doute dans un endroit pire encore, où elle ne pourrait sans doute pas le voir...

Mais pouvait-elle avoir toute confiance en cet homme ?

— Après avoir réfléchi assez longuement, sans que l'homme l'interrompit, elle reprit la parole.

— Si vous avez déjà fait évader plusieurs prisonniers, lui dit-elle, vous devez être soupçonné... Ne craignez-vous pas que cela même soit un empêchement à la réussite de votre projet ?

— Non, Madame, répondit l'inconnu, ici, dans l'île, on m'appelle Gaston le Fou, et je fais de mon mieux pour mériter cette réputation de folie inoffensive que je me suis faite parmi les habitants de ce vilain rocher... On est

done bien loin de me soupçonner... Je travaille avec le vieux Pierre, le propriétaire de la maison où vous habitez et qui pourra vous conduire jusqu'à la côte espagnole avec votre mari...

— Le vieux Pierre ! s'exclama Lucie avec stupéfaction. Lui aussi s'occupe de faire évader des prisonniers ?

— Ne m'en demandez pas davantage, Madame... Je tiens essentiellement à ne parler que le moins possible de ceci... C'est précisément cause de la grande prudence que j'observe que je réussis à éviter les soupçons... Permettez-moi donc de ne pas m'en départir... Je ferai tout le possible pour que l'entreprise réussisse... J'ai tout ce qu'il faut sauf une chose...

— Laquelle ?

— De l'argent... Une somme assez élevée est indispensable...

Cette requête éveilla de nouveau des soupçons dans l'âme de Lucie car elle n'ignorait pas qu'il arrive assez souvent que des escrocs se targuent de pouvoir faire évader ou faire délivrer un prisonnier, ou améliorer son sort d'une façon ou d'une autre, dans le seul but de soutirer de l'argent à la famille ou aux amis de l'incarcéré.

Mais l'inconnu devina certainement ce qu'elle pensait. car il lui dit avec le plus grand calme :

— Il n'est pas nécessaire que vous vous décidiez tout de suite, Madame... Vous avez le temps de réfléchir tout à votre aise et quand vous jugerez que le moment d'avoir recouru à mon aide sera venu, vous n'aurez qu'à dire à Pierre : « Le bateau est prêt à lever l'ancre... » Alors je m'arrangerai pour avoir une autre entrevue avec vous et nous en reparlerons... Pour ce soir, je n'ai plus rien à vous dire et nous pouvons nous quitter...

Ce disant, le pêcheur souffla la bougie et ouvrit la porte pour laisser sortir la jeune femme.

Quelques instants après, celle-ci se trouvait de nou-

veau sur la plage. Le rivage était absolument désert et l'on n'apercevait nulle part aucune lumière.

Quand elle fut rentrée à la maison, elle se laissa tomber à genoux devant son lit et se mit à prier avec une indicible ferveur.

— Oh mon Dieu ! implorait-elle, inspirez moi !... Indiquez-moi la voie que je dois suivre !

Depuis quelques jours, Lucie était en proie à une inquiétude toujours croissante. Du matin au soir, elle ne faisait que penser à la proposition que le pêcheur lui avait faite.

A certains moments, elle se disait que ce serait un véritable crime que de ne point profiter de cette occasion. D'autres fois, elle pensait au contraire que le projet de Gaston le Fou ne pouvait réussir et qu'elle ne parviendrait qu'à s'attirer de nouveaux malheurs en s'engageant dans une telle entreprise.

La conséquence de cette lutte mentale fut une forte dépression nerveuse, qui s'intensifiait d'une façon alarmante.

Un soir, après avoir mis les enfants au lit, elle était entrée dans le logis du vieux Pierre et de sa femme pour se chauffer auprès du fourneau qui répandait une grande chaleur.

Le vieux, tout en fumant silencieusement sa pipe, observait la jeune femme avec intérêt, tandis que son épouse allait et venait procédant aux soins du ménage.

Au dehors, il faisait un temps épouvantable. Il pleuvait à torrents et de violentes rafales de vent faisaient tourbillonner la pluie qui venait fouetter les vitres avec un bruit rageur.

— Vilain temps, murmura tout à coup le pêcheur, comme en se parlant à lui-même.

— Puis, à la grande surprise de la jeune femme, il poursuivit :

— Ici, ça peut encore aller... On est bien au chaud... Mais là-bas, dans la forteresse, ce n'est pas drôle quand il fait un temps comme celui-ci !... Les cellules sont humides et glaciales... Le vent s'engouffre dans les galeries avec des hurlements de démon et pénètre jusque dans les cachots des condamnés, à travers les grillages des portes. Celui qui a le malheur d'être enfermé là-dedans souffre des tourments indicibles...

Lucie ne peut retenir un sanglot.

— Taisez-vous, pour l'amour du ciel ! s'exclama-t-elle en se tournant vers le pêcheur avec un air indigné. Pourquoi parlez vous ainsi ? Ne comprenez-vous pas quelle torture celà est pour moi que de devoir entendre de tels propos ?

— Si, répondit froidement le vieux, mais cette torture n'est rien à côté de ce que souffre celui à qui vous pensez... Je suis bien au courant de ces choses, mais j'ai la satisfaction de pouvoir dire que, grâce à moi, plus d'un de ces malheureux a réussi à prendre la fuite et à arriver sain et sauf à Saint-Sébastien... Evidemment, c'est une entreprise assez difficile, mais elle est faisable, du moins tant que le prisonnier reste à l'Ile du Roi... Malheureusement, il n'y reste jamais bien longtemps et, un jour ou l'autre on l'expédie quelque part où il souffre encore plus et d'où il ne pourrait pas s'évader...

Lucie regardait le vieillard avec une expression de terreur indicible.

— Pourquoi me dites-vous ces choses ? gémit-elle.

Un étrange sourire apparut sur les lèvres du vieux Pierre.

— Parce que, répondit-il en regardant Lucie fixement dans les yeux, je trouve que c'est une honte que de traiter aussi cruellement des hommes qui ne se sont rendus coupables que de délits politiques ou de fautes de discipline... C'est pour celà que je ne me sens jamais aussi

heureux que quand j'ai pu sauver un de ces damnés... Je ne pense pas qu'un général qui vient de gagner une bataille décisive puisse éprouver une satisfaction plus grande que celle que j'éprouve après avoir remporté un succès de ce genre... En de telles occasions, je ne voudrais pas changer de place même avec un roi...

Le vieux avait dit celà avec un accent de sincérité assez impressionnant, néanmoins, Lucie qui avait de bonnes raisons pour ne plus accorder très facilement sa confiance à quelqu'un, se méfiait encore.

— Mais, interrogea-t-elle en observant le plus attentivement possible le jeu de sa physionomie, pour quelle raison faites-vous celà ?

— Est-ce que je ne viens pas de vous le dire ?... Je le fais par compassion pour ces malheureux...

— Mais ce doit être très dangereux, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas sans danger, évidemment... Mais jusqu'à présent, je m'en suis toujours tiré sans dommage...

— Et celà doit vous rapporter de belles sommes, je suppose ?

Avec la plus grande placidité, Pierre vida sa pipe en la heurtant contre le bord de la table, puis il la remplit de nouveau de tabac et se remit à fumer.

Après avoir aspiré quelques bouffées, il daigna enfin répondre à la dernière question de Lucie.

— Ça ne me rapporte rien du tout, déclara-t-il tranquillement, parce que je ne demande jamais à aucun de ces malheureux une somme supérieure à ce qui est strictement nécessaire pour couvrir les frais de l'entreprise... Je n'appartiens pas à la catégorie de ceux qui cherchent à s'enrichir sur les souffrances des autres... Du reste, quel besoin ai-je de gagner des sommes considérables ?... Je n'ai jamais remarqué que les gens qui ont beaucoup d'argent avaient l'air d'être plus heureux que ceux qui n'en

ont pas du tout et, tel que je suis, je suis parfaitement satisfait de mon sort...

— Mais si l'on devait s'apercevoir de votre activité en faveur des prisonniers, on ne vous mettrait pas vous-même en prison ?

— Sans doute, mais ce ne serait jamais que dans une prison civile et, dans les prisons civiles, on n'est pas torturé comme dans ces hideux pénitenciers militaires qui sont une véritable honte pour un pays civilisé... Du reste personne n'a jamais soupçonné quoi que ce soit... Gaston et moi, nous connaissons bien notre affaire et nous savons faire en sorte de ne point laisser de traces de notre intervention...

— Vous êtes donc un de ceux qui trouvent leur plaisir dans le danger... C'est l'esprit d'aventure qui vous fait agir...

— Non, répondit gravement le vieux pêcheur, ce n'est pas cela... La raison pour laquelle je désire venir en aide à ces pauvres prisonniers, c'est que j'ai autrefois subi leur triste sort...

— De même que Gaston, n'est-ce pas ?...

— Oui... C'est d'ailleurs en prison que nous nous sommes connus...

Durant les quelques instants qui suivirent, un profond silence régna dans la pièce.

Puis le vieux poursuivit :

— J'ai fait mon service dans la Marine de Guerre et, comme j'aime la mer, cette vie ne me déplaisait pas... J'exécutais avec beaucoup de bonne volonté le travail que j'avais à faire mais le malheur voulut que je fusse sous les ordres d'un officier qui était une véritable brute et qui ne paraissait pas avoir d'autre ambition que de se faire craindre et haïr de ses hommes... Un jour, il voulut obliger un jeune matelot, qui était fort malade et qui tremblait de fièvre, à laver le pont et comme le pauvre garçon

ne se hâtait pas suffisamment à son gré, il le brutalisa d'odieuse façon... J'en fus tellement indigné que je me jetai sur lui et lui lançai un violent coup de poing en pleine figure... Vous pouvez deviner ce qui se passa ensuite...

Lucie était demeurée pensive.

Maintenant, elle comprenait pourquoi Pierre éprouvait tant de sympathie à l'égard des déportés.

— Quand je lus dans les journaux le compte-rendu du procès de votre mari, reprit-il après une nouvelle pause, je soupçonnai tout de suite qu'il devait s'agir d'un complot monté de toutes pièces... Gaston en vint à la même conclusion et, quand nous apprimes qu'il allait être envoyé ici, nous en fûmes assez contents, parce que nous pensions que cela nous donnerait la possibilité de faire quelque chose pour lui...

« Naturellement, nous ne pouvons pas faire cela entièrement par nos propres moyens parce que nous devons acheter la complicité de certains membres du personnel de la prison et que cela coûte très cher... Aussi conviendrait-il que vous nous aidiez financièrement...

— Je donnerais volontiers toute ma fortune si je pouvais être sûre de ce que l'entreprise peut réussir, dit la jeune femme mais je crains que mon mari n'accepte pas de s'évader... Il a beaucoup de fierté et je crois qu'il craindrait de s'abaisser en agissant comme un coupable alors qu'il est innocent.

Le vieux la regarda avec étonnement et murmura :

— Ce serait bien la première fois qu'un détenu de l'île du Roi refuse la liberté !

— J'espère qu'il ne refusera pas, mais pour cela, il faudrait que je puisse lui écrire afin de le mettre au courant de la chose... Mais je suppose qu'il serait bien difficile de lui faire parvenir un message n'est-ce pas ?

— Non, Madame... Ce ne serait pas tellement difficile... ce n'est qu'une question d'argent...

— Si ce n'est que celà, la difficulté est effectivement facile à surmonter... Je n'y regarde pas à la dépense, mais je ne voudrais pas entreprendre quoi que ce soit sans le consentement de mon mari...

— Eh bien, écrivez-lui une lettre et nous nous chargerons de la lui faire parvenir...

— Je dois alors vous recommander une grande circonspection, parce que mon mari est très étroitement surveillé et qu'on le traite avec la plus extrême rigueur... On se montre à son égard d'une sévérité incroyable... Quand je vais le voir, je ne peux pas rester seule avec lui un seul instant et l'on ne permet pas que nous parlions de son procès ni de rien de ce qui s'y rapporte... Nous ne pouvons même pas nous approcher l'un de l'autre... Nous devons rester chacun à un bout de la pièce et le directeur se met entre nous deux pour nous surveiller et écouter tout ce que nous disons... Ah ! c'est un tourment horrible... Je ne sais comment je suis parvenue à y résister jusqu'à maintenant !

— Oui, Madame... Je suis parfaitement au courant de tout celà, parce que la règle est la même pour tous les prisonniers, ou à peu près... Mais ne vous préoccupez pas de ces difficultés... Nous en faisons notre affaire... Je vous garantis formellement que votre lettre sera remise à votre mari...

— Et je recevrai sa réponse.

— Certainement...

— De quelle façon ?...

— C'est moi qui vous la remettrai...

\*  
\*\*

Ce soir-là, Lucie écrivit une longue lettre à Alfred. Après avoir fait mention de la proposition des deux pêcheurs, elle ajouta :

« ...Ce moyen n'est peut-être pas le meilleur, mais nous n'avons pas le choix... Toutes les tentatives qui ont été faites par la voie légale sont restées sans résultats. Et qu'importe, après tout, que certaines personnes te croient ou affectent de te croire coupable, puisque nous tous, tes parents, ta famille, tes amis, tous ceux que tu aimes sont persuadés de ton innocence ?... Pour le moment, cela devrait te suffire. Le jour de ta réhabilitation viendra tôt ou tard et, quand il sera venu tu n'éprouveras certainement aucun regret de l'avoir attendu en paix, auprès de ta femme et de tes enfants, que dans une dégradante captivité... Aussi, je te conjure de ne point écarter cette proposition parce que c'est le seul moyen d'éviter des souffrances inutiles...

Le matin suivant, Lucie remit la lettre au vieux Pierre, en même temps qu'une forte somme d'argent.

Après cela s'écoulèrent trois jours qui n'apportèrent aucun événement digne de remarque.

Le quatrième jour, Lucie reçut la réponse de son mari.

Elle était ainsi conçue :

« Ma chère Lucie,

« Ta lettre m'a démontré une fois de plus l'immense noblesse de ton caractère. J'ai bien réfléchi à ce que tu me dis avant de répondre. En vérité, il me répugne énormément de reprendre ma liberté au moyen d'une évasion ; mais d'autre part il semble malheureusement exact, comme tu l'écris, qu'il n'y ait d'autre pas alternatif... Toutes les lettres que j'adresse aux autorités compétentes demeurent sans réponse et je crois bien qu'on ne les envoie même pas... On m'a abandonné, sans aucune pitié, au sort le plus horrible qu'il soit possible de concevoir... Dans ce cas il est certain qu'une évasion ne

serait qu'un acte de légitime défense et plus je pense à ta proposition, plus je me sens le désir de l'accepter...

« Mais je te demande, d'abord et avant tout, de bien réfléchir toi même, ma chère Lucie... Pense bien à ce que tu fais avant que de te lancer dans cette aventure... Tiens compte des risques que cela doit forcément te faire courir. Si l'on s'apercevait de ce que tu cherches à me faire évader, je suis convaincu de ce qu'on procéderait contre toi avec la plus extrême rigueur... J'ai grand peur de cela, ma petite Lucie!... Ce serait vraiment horrible si, toi aussi, tu devais subir un procès!... Pour cette raison je te supplie, au nom de tout ce que nous avons de plus cher au monde de n'agir qu'avec les plus grande précautions, car il faut éviter à tout prix que nos enfants, qui ont déjà eu le malheur d'être privés de la protection de leur père soient également privés des soins de leur mère! Donc, si tu n'est pas tout à fait sûre de ne courir toi même aucun danger, il vaudra mieux que tu m'abandonne à mon sort, puisque, entre deux maux, il convient de choisir le moindre. »

Lucie n'hésita plus.

Quelques minutes plus tard, elle s'en fut rejoindre le vieux Pierre pour se mettre d'accord avec lui au sujet des détails de l'affaire.

— Quand pourrons-nous agir? interrogea-t-elle. Je ne voudrais pas perdre un seul jour... Puisque mon mari consent, je crois que tout ira bien...

Le vieux s'approcha de la fenêtre, montrant la mer agitée.